



AD VITAM ET GEKO FILMS
PRÉSENTE



SEMAINE
DE LA CRITIQUE
CANNES 2018

SHEHERAZADE

UN FILM DE JEAN-BERNARD MARLIN

AVEC DYLAN ROBERT ET KENZA FORTAS

FRANCE - 2018 - COULEUR - DURÉE : 109 MIN

SORTIE LE 5 SEPTEMBRE 2018

DISTRIBUTION

AD VITAM

71, rue de la Fontaine au Roi

75011 Paris

Tél. : 01 55 28 97 00

contact@advitamdistribution.com

Matériel presse téléchargeable sur

www.advitamdistribution.com

AD VITAM

RELATIONS PRESSE

GUERRAR AND CO

François Hassan Guerrar

Tél. : 01 43 59 48 02

guerrar.contact@gmail.com



SYNOPSIS

Zachary, 17 ans, sort de prison.
Rejeté par sa mère, il traîne dans les quartiers
populaires de Marseille. C'est là qu'il rencontre
Shéhérazade...

ENTRETIEN AVEC JEAN-BERNARD MARLIN

Comment êtes-vous devenu cinéaste?

J'ai 38 ans. J'ai grandi à Marseille dans un milieu modeste. Mon désir de cinéma remonte à l'enfance, à la découverte de *E.T.* et autres films du même genre à la télévision. Mon père n'était pas du tout cultivé, mais il adorait regarder des films et la seule relation que j'avais avec lui, c'était ce moment-là, quand on regardait ensemble des films à la télé. Dire très jeune que plus tard on fera des films, ça faisait rire mon entourage...

Quand j'avais 16 ans, il y avait un atelier cinéma dans une MJC, animé par quelqu'un qui m'a fait découvrir le cinéma d'auteur - ce cinéma-là, au départ, ce n'était pas du tout mon monde ! Il m'a aussi appris l'existence d'écoles de cinéma. À Paris, j'ai passé le concours de l'école Louis Lumière où j'ai été admis et formé au métier de directeur de la photo. Puis j'ai fait un atelier scénario d'un an et demi à la Femis.

De quoi vit-on en attendant son premier long métrage ?

Travailler dans le cinéma quand on n'a pas de contacts, c'est compliqué. J'ai même été au RSA pendant une période pas si éloignée... J'ai enchaîné des emplois de courte durée, souvent liée à ma formation, mais j'ai vu que je n'étais pas très doué pour la technique pure. J'ai aussi enseigné l'art dramatique, il y a deux ans, au Cours Florent. En 2013, mon court-métrage, *La Fugue*, a obtenu l'Ours d'or au Festival de Berlin. Le prix a attiré l'attention sur moi : le producteur Grégoire Debailly m'a demandé si j'avais un sujet et il en a financé l'écriture. C'est ce qui a donné *Shéhérazade* aujourd'hui.

D'où vient l'idée de ce film ?

Le point de départ, c'était il y a cinq ans, à Marseille, un fait divers sur un petit proxénète. Un adolescent de 16 ans, en fugue, est arrêté dans un hôtel de passe du centre-ville où il vit avec deux filles prostituées de son âge. Pendant plusieurs mois, ils vivent de l'argent de la prostitution. On l'accuse de proxénétisme. Eux, ils vivent une histoire d'amour. C'était assez violent entre eux, il y avait des coups échangés. Mais les protagonistes l'identifiaient bien comme une histoire d'amour. Cette histoire, je l'ai rencontrée plusieurs fois dans la rue, à Marseille. J'ai vu des jeunes filles prostituées se battre et tenter de survivre sur le trottoir pendant que leur copain était en galère. Certaines leur ramenaient même de l'argent en prison.

Avez-vous connu pendant votre enfance marseillaise des gens comme les personnages de Shéhérazade ?

C'est arrivé, sporadiquement. Je ne baignais pas dans ces milieux, sinon j'aurais sombré dans la délinquance, moi aussi. J'habitais dans le 13^e arrondissement qui, en termes de sociologie, se situe entre les cités pauvres et les quartiers tranquilles. Et j'étais plutôt bon à l'école. Plus tard, en passant quasiment une année dans les Centres Éducatifs Fermés pour un documentaire, j'ai tissé des liens avec cette jeunesse. J'ai même essayé de chercher les protagonistes du fait divers qui m'inspirait. Je ne les ai pas trouvés, mais j'ai rencontré des gens qui les connaissaient, cela a conforté l'idée que cette histoire était assez banale.

Montrer une réalité dont vous avez été le témoin, c'est une nécessité ?

Pour écrire ce film, je suis revenu habiter dans la ville où j'ai grandi. J'ai passé plusieurs mois avec des jeunes femmes qui se prostituent dans le quartier de la Rotonde, où a eu lieu cette histoire. Elles ont entre 16 et 24 ans, elles traînent en bande. Elles vivent dans des chambres d'hôtel du quartier. J'ai observé leur vie dans la rue, je leur ai demandé de me parler de leur vie amoureuse. Je me suis rendu compte que beaucoup d'entre elles étaient passées par des foyers. Ça s'inscrivait dans la continuité de mon travail, un documentaire et un court métrage sur un jeune de foyer.

Au départ, ce n'était peut-être pas conscient, mais je sais aujourd'hui qu'à la base d'un projet, il y a toujours pour moi une exigence documentaire. J'ai besoin d'y croire, j'ai un problème de croyance avec un cinéma trop artificiel. Je peux aimer le cinéma fantastique ou de science-fiction, mais il faut que ce soit réaliste.

Le cinéma est un sport de riches et mettre en avant des personnes qui restent habituellement dans l'ombre, essayer de le faire de façon authentique, cela me paraît très important. C'est un geste politique. D'où le choix de comédiens non-professionnels : ils ont instinctivement le langage, les gestes des personnages. Leur visage raconte une histoire. Mon producteur, Grégoire Debailly, aime aussi les histoires ancrées dans le réel, avec une approche documentaire. Il produit les films de Samuel Collardey. Mais, avec *Shéhérazade*, je suis allé un peu plus vers la fiction.

Comment s'est déroulée l'écriture du scénario ?

À Marseille, j'ai rédigé une première version assez documentaire. Puis je suis reparti à Paris, et la scénariste Catherine Paillé m'a fait des retours : ce qui ne devait être qu'une collaboration est devenu une vraie co-écriture. Elle a apporté une sensibilité qui lui est propre, quelque chose de poétique, et aussi beaucoup de bon sens.





Les dialogues étaient déjà très écrits parce que je connais le langage de ces jeunes, je connais leurs expressions, je les maîtrise même très bien. Ce qui ne m'a pas empêché, au tournage, de laisser parfois les jeunes improviser. Et puis Lisa Amedjout, qui joue le rôle de Sabrina dans le film, m'a aussi aidé : elle connaissait bien les filles du quartier de la Rotonde, elle m'a dit ce qui sonnait juste ou pas dans leurs scènes.

Le casting a dû être une étape longue et capitale...

Il a duré près de huit mois jusqu'à fin août 2017 - alors que le tournage démarrait en septembre. On savait que le film serait vraiment centré sur les acteurs, on a pris le temps qu'il fallait. On a fait essentiellement du casting sauvage. La directrice de casting, Cendrine Lapuyade, et toute son équipe, a cherché dans tous les quartiers de la ville pour dénicher les acteurs principaux du film, en passant par les foyers, les sorties de prison.

Dylan Robert, le comédien principal, est très proche de Zachary, son personnage. Je l'ai rencontré en casting, juste après sa sortie de prison de l'Établissement pénitentiaire pour mineurs de Marseille, le même que celui que l'on voit dans le film. Quand il sort de prison au début du film, il « rejoue » donc ce qu'il a vécu vraiment dans la vraie vie, trois mois auparavant, avec les mêmes surveillants de l'administration pénitentiaire...

Avec les autres acteurs, j'ai recherché de la même façon cette coïncidence entre le réel et le scénario du film. Du coup, beaucoup d'acteurs jouaient leur propre rôle, y compris les avocats et les éducateurs que cela amusait beaucoup. La juge est jouée par une avocate.

Donner les clés d'un film à des jeunes plus ou moins proches de la délinquance, n'était-ce pas risqué ?

C'était un grand pari, et on a été souvent à la limite ! Le tournage était assez dingue. Certains des acteurs sortaient de prison et avaient encore des jugements au tribunal pendant le tournage. Il y en a même un qu'on allait chercher tous les matins en centre de détention, une prison pour les longues peines. Il se trouve que je le connaissais très bien. Au fond, au fil de mes recherches et contacts, j'ai fait plusieurs années de casting !

Dylan Robert et Kenza Fortas, qui jouent Zac et Shéhérazade, devaient incarner un couple à la Roméo et Juliette...

Le hasard fait que Kenza et Dylan se connaissaient depuis qu'ils avaient 10 ans. Ce sont des enfants de la Belle de Mai, un des quartiers les plus défavorisés de Marseille. Ils étaient amoureux à l'époque, ils se sont retrouvés sur le tournage.

Dylan avait été incarcéré pour les délits que son personnage raconte dans le film : je lui ai dit de se servir de son passé, de choses personnelles pour nourrir le personnage. Je voulais une véracité du langage, des gestes, des expressions, du comportement. Il est d'origine irakienne et tunisienne, il s'appelle Dylan Robert ! Il vient d'avoir 18 ans.

Trouver Shéhérazade était plus compliqué : c'est un rôle de composition, il fallait une fille qui accepte de jouer la prostituée et qui l'assume une fois qu'on montrerait le film. Il a fallu expliquer à tout le monde, notamment aux parents, ce que cela impliquait de jouer ce rôle. J'ai trouvé Kenza dans le quartier de la Belle de Mai, elle est passée par un foyer elle aussi, comme beaucoup des filles qui traînent à la Rotonde. Les autres filles sont plus âgées, je voulais un personnage qui n'ait pas encore été abimé par cette vie. Aujourd'hui, Kenza a 17 ans. Elle était déscolarisée, mais depuis le film elle a commencé un CAP « seconde chance ».

Comment les avez-vous dirigés ?

J'ai une formation d'acteur et j'enseigne l'art dramatique. Alors, avant le tournage, j'ai organisé des ateliers pendant deux mois pour apprendre aux comédiens à jouer devant une caméra. Nous avons fait un travail autour des émotions et des impulsions physiques pour avoir un jeu viscéral, animal. Je leur ai appris à ne pas fabriquer les émotions, mais à les vivre vraiment. À aller vers de l'authenticité...

Ils ont également appris à « se connaître » eux-mêmes, à savoir ce qui les stimule émotionnellement, et à reconnaître la justesse de leur jeu et celle des autres. À lire les émotions et les pensées dans le visage et le corps de leur partenaire. En termes de direction, je voulais filmer l'instinct de mes acteurs. Ce qui leur échappe m'intéresse beaucoup plus que les choses qu'ils contrôlent.

Pourquoi ouvrir votre histoire contemporaine par des images d'archives ayant trait à l'immigration ?

Pour ancrer le film dans Marseille, pour que la ville soit un personnage à part entière. Marseille est une ville d'immigration, je suis moi-même issu de l'immigration, ma mère est arménienne. C'est une façon de dire que les héros de ce film sont les enfants de ces gens-là. Quand j'étais enfant, on avait tous des origines étrangères : ce mélange de cultures représente Marseille. Dans un souci documentaire, j'ai tourné le film sur les vrais lieux de prostitution : le quartier de la gare Saint Charles et le boulevard Sakakini. Dans les endroits où traînent et vivent mes personnages: le quartier de Belsunce et le parc Kalliste dans les quartiers Nord de Marseille. Comme les acteurs, les décors devaient être authentiques, ce sont ceux que mes personnages côtoient dans la vie réelle. Tout a été tourné *in situ*, à Marseille.



Vous trouvez la ville changée, depuis votre propre adolescence ?

Il y a 20 ans, les embrouilles se réglait au couteau ; aujourd'hui, beaucoup de jeunes de 15 ans portent des armes à feu. Avant, les règlements de comptes ne concernaient que le grand banditisme, la Mafia ; aujourd'hui les histoires de shit suffisent, ou un « Tu m'as mal regardé ! ». On a eu des soucis sur le tournage, liés aux problèmes d'un des acteurs. Il y avait beaucoup d'adrénaline sur le plateau. C'est un exploit que l'équipe ait réussi à tenir, j'ai parfois cru que je ne terminerais pas le film, tellement le contexte était tendu. On a parfois dû trouver les décors au jour le jour.

Vous filmez parfois de loin, dans l'embrasure d'une porte, via un miroir, comme quand Zac vient voir sa mère... Dans quel but ?

Parfois, je trouve trop grossier d'être avec les personnages à l'endroit où il se passe quelque chose. Il est plus fin, plus délicat, de rester à distance. D'ailleurs, il y a des scènes que j'aime moins parce que je me reproche de les avoir filmées trop frontalement.

La mère de Zac correspond bien aux mutations sociales de la ville : elle appartient à une nouvelle génération de mamans. Aujourd'hui elles sont jeunes, leur mari est souvent en prison, elles sont parfois démissionnaires vis-à-vis de leurs enfants. J'ai rencontré beaucoup d'éducatrices, leur métier est un vrai sacerdoce. Il n'y a pas assez d'argent pour une vraie réinsertion et il est impossible de trouver du travail à Marseille, j'en ai fait l'expérience à la sortie du lycée. C'est une ville très pauvre.





Quand Zac décide de devenir proxénète, le film délaisse le naturalisme pour se frotter au cinéma de genre...

J'en ai pas vraiment pensé le filmer en termes de genre, même si Shéhérazade est «trans-genre» comme beaucoup d'autres films aujourd'hui : il mêle des codes du documentaire, du thriller, du film noir et de l'histoire d'amour. La base est naturaliste, mais je voulais décoller un peu de ça, j'aime bien les récits plus amples. J'ai pensé que le film était tellement documentaire que je pouvais m'amuser à proposer autre chose. C'est aussi pour ça que j'ai choisi Jonathan Ricquebourg comme chef opérateur : il a signé l'image de *Mange tes morts*, qui partait du documentaire pour dévier vers le monde des gangsters. Les intrigues et les scènes mafieuses du film par exemple, je les ai écrites en me documentant, puis je les ai réécrites sur le tournage avec certains acteurs du film qui connaissaient mieux que moi les situations que je décrivais. Ils m'ont montré où garer le scooter pour braquer les Bulgares, par exemple... Les acteurs étaient en quelque sorte les conseillers techniques du film !

Le troisième acte est singulier : il met au jour une puissante histoire d'amour...

À côté de l'aspect documentaire du film, je voulais insuffler une dimension romanesque à cette histoire d'amour. Je souhaitais que Zachary et Shéhérazade « se sacramentent » pour une histoire de cœur, qu'ils touchent au sublime. J'ai beaucoup pensé à Pasolini et à Elia Kazan au moment de l'écriture du scénario. Je voulais une éducation sentimentale contemporaine, une histoire d'amour sur la brèche, au jour le jour, comme celles que je connais.

L'aveu impossible devient un enjeu scénaristique d'une force imprévue.

Il faut toute la maïeutique de la machine judiciaire pour faire parler Zac et Shéhérazade...

Avec la partie tribunal, le film change de registre, on est dans autre chose : le langage, le monde des adultes, on s'adresse presque à une autre zone du cerveau. À l'écriture, on avait identifié deux enjeux intéressants : le déni de l'amour pour Zac et le déni de la prostitution pour Shéhérazade. C'était ça dont j'avais envie de parler, on touche au cœur du projet. Shéhérazade a beaucoup de mal à reconnaître qu'elle exerce ce métier. Et Zac ne peut pas admettre être amoureux d'une fille, encore moins d'une pute. Ça fait faible, ça lui demande d'abandonner le personnage qu'il s'est construit. Il doit dire en public le contraire de ce qu'il a dit au début du film : « *Moi, je respecte les filles, je respecte pas les putes* ».

À quoi sert le personnage de Zelda, la colocataire transgenre de Shéhérazade ?

À montrer déjà que Zac peut changer... ?

Je me suis rendu compte en enquêtant qu'il y avait à Marseille beaucoup de garçons ou de filles qui se prostituaient tout en étant en transition, en cours de changement de sexe. Je me suis dit que je ne pouvais pas parler de ce milieu-là sans avoir un personnage comme eux. L'actrice elle-même est transsexuelle. Zelda prend du crack et je ne pouvais pas non plus occulter l'emprise des drogues dures.

Mais, oui, l'obligation qu'a Zac de cohabiter avec elle marque un début de changement en lui. Au casting, quand j'ai demandé à des jeunes des quartiers de jouer avec des personnes transgenres, c'était assez violent. Du coup, j'ai pensé que c'était intéressant de montrer qu'en vivant près d'elle, Zac commence à mieux comprendre l'autre.

Pourquoi ce titre ?

J'ai baptisé le film du nom du personnage qui en est le moteur, qui fait changer mon personnage principal. Et le personnage s'appelle Shéhérazade parce que j'ai croisé des filles qui portaient ce nom et que je trouvais ça en décalage avec la Shéhérazade des *Mille et une nuits*, bien que ce soit une courtisane. Surtout, je voulais que le film soit féminin.

BIOGRAPHIE

JEAN-BERNARD MARLIN

Jean-Bernard Marlin grandit à Marseille, puis monte à Paris pour ses études. Diplômé de l'École Louis Lumière et de l'Atelier Scénario de la Fémis, il réalise *La Peau dure* en 2007, court métrage sélectionné et primé dans de nombreux festivals internationaux (meilleur court métrage au Festival de San Francisco), *Quelque chose de féroce* en 2012, un documentaire sur un mineur délinquant, puis *La Fugue* en 2013, Ours d'or du court métrage à la Berlinale 2013 et nommé aux Césars 2014. Il se passionne également pour le travail du jeu de l'acteur et se forme à plusieurs approches théâtrales. *Shéhérazade*, intégralement tourné avec une équipe d'acteurs non-professionnels, est son premier long métrage.

Jean-Bernard Marlin est lauréat 2017 de la Fondation Gan pour le Cinéma.



FILMOGRAPHIE

QUELQUE CHOSE DE FÉROCE

DOCUMENTAIRE, 61 MIN, 2013, PROD. : SYNECDOCHE FILMS.

LA FUGUE

FICTION, 22 MIN, 2013, PROD. : LES FILMS DE LA CROISADE.

AVEC LA PARTICIPATION DE LA CONTRIBUTION FINANCIÈRE DU CNC,
DE FRANCE 2 ET DE LA RÉGION PACA.

- OURS D'OR DU COURT MÉTRAGE - 63. BERLINALE - 2013

- NOMINATION AUX CÉSARS 2014 - MEILLEUR FILM DE COURT MÉTRAGE

LA PEAU DURE

FICTION, 14', 2007, PROD. : WHY NOT PRODUCTIONS.

AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE 3 ET DE LA RÉGION CORSE.

LISTE ARTISTIQUE

Zachary	DYLAN ROBERT
Shéhérazade	KENZA FORTAS
Ryad	IDIR AZOUGLI
Sabrina	LISA AMEDJOUT
Mehdi Mouton	KADER BENCHOUDAR
Sara	NABILA AIT AMER
Zelda	SOFIA BENT
Souraya	NABILA BOUNAB
Cheyenne	OSMAN HRUSTIC
Jugurtha	ABDELKADER BENKADDAR
Jordi	ABDELLAH KHOULALENE
La juge pour enfants	AGNÈS CAUCHON
Juge d'instruction	SABINE GAVAUDAN

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	JEAN-BERNARD MARLIN
Scénario	JEAN-BERNARD MARLIN ET CATHERINE PAILLÉ
Producteur	GRÉGOIRE DEBAILLY - GEKO FILMS
Chargées de production	LÉONIE SCHMIDTMER ET MARTINE DORIN
Directeur de la photographie	JONATHAN RICQUEBOURG
1 ^{er} assistant réalisateur	GUILLAUME HUIN
2 ^e assistants réalisateurs	NICOLAS GAMBINI ET CHLOÉ VASSALLO
Directeur de production	JULIEN BOULEY
Son	CÉDRIC DELOCHE, PIERRE BARIAUD, CHARLOTTE BUTRAK
Mixage	SAMUEL AÏCHOUN
Montage	NICOLAS DESMAISON
Directrice de casting	CENDRINE LAPUYADE
Directrices de post-production	MARTINE DORIN ET LÉONIE SCHMIDTMER
Durée	109 MIN
Formats	SCOPE 2,39

arte

CANAL+

ARTE

5
Région
Normandie
Centre-Paris

©2018 GEKO FILMS - ARTE FRANCE CINÉMA

gan

EUROPEAN
COMMISSION

IN ECAP

AD VITAM